

entendre que Damascene s'est grandement trompé, quand il fait que la cause est par dessus le principe : car s'il y auoit quelque chose par dessus, ou plus ancienne que le principe, le nom de principe ne luy conuiendroît aucunement.

Des Causes & de leurs genres & puissances.

SECTION III.

THEOR. Quest-ce que Cause? MY. C'est d'où quelque chose prouient : or il faut remarquer, que les Causes ont aussi leurs Causes, exceptée la première, en laquelle il se faut arrêter, & de laquelle dependent toutes les autres, comme en vne chaine d'or vne boucle de l'autre boucle iusques à ce qu'on soit venu à la première, ainsi que Platon, ayant suivy Homere, recite de Iupiter, qui du plus haut Ciel laisse pendre en terre Σείσαν γρυσσώ, vne Chaisne d'or, ce qu'est beaucoup mieux exprimé aux liures de la naissance du Monde, par ceste eschelle, au bout de laquelle Dieu estoit assis, & par laquelle descendoient & montoient les Anges des cieux en terre, & de la terre aux cieux : l'office desquels a mesme esté reconnu de Plutarque & de Proclus Academicien par telles parolles; Πορμίνορας τὰ τῶν Θεῶν πρὸς ἀνθρώπους. καὶ τὰ τῶν ἀνθρώπων πρὸς τοὺς Θεούς : Portans les commandements de Dieu aux hommes, & les vœux des hommes à Dieu.

ΤΗ Le principe est il tousiours attaché à son effect. MYST Le t'ay des-ia dict, qu'il n'y a qu'un principe, qui est totalement exterieur, & qui ne peut estre souillé d'aucune tasche ou copulation

pulation de la matiere de ce Monde, & qui peut de soy-mesme demeurer immuable : mais les causes inferieures se raportent à leurs effects, auxquels bien souvent elles sont adnexes, & bien souvent aussi en sont distraictes : mais d'autant plus l'effect ou la Cause sont moins esloignez du dernier principe, tant plus en seront-ils plus simples & excellents, & ainsi meriteront mieux d'estre appelez Causes ^b des Causes & effects, qui en despendent.

^a Il se au 4.^e
c. & au luyau.

^b Tout ce qui
est Cause de la
Cause, est cau-
se de l'effect.

TH. Combien y a il de sortes de Causes?

MY. Les Anciens se sont contentez de quatre, à sçavoir de l'Efficiente, de la Matiere, de la Forme, & de la Fin : Aussi bien pour dire vray, on n'auoit pas besoin d'un plus grand Nombre : Car les Causes conseruantes & corrumpanes appartiennent aucunement, ou d'eiles mesmes, ou d'ailleurs à la Cause efficiente : d'autant que la Cause conseruante d'une chose ne peut estre la corrumpante d'icelle mesme, comme il appert par ces parolles ; *J'ay creé le Demolisseur pour destruire.* Car soit que ce Demolisseur accompagne la matiere, qui est des-là assez inconstante d'elle mesme, ou soit quelque autre vertu exterieure, ou l'imbecilité mesme du subiect, ou qu'une forme repousse l'autre par contrariété, tant est, que cela n'apporte que mal-heur à chacune chose. Mais vne & mesme Cause peut estre d'elle mesme ouuriere & conseruatrice de quelque chose, telle, que nous entendons la premiere, qui a basti le Monde d'elle mesme, & le conserue & garde de ruine & perdition. Ce qui n'est pas necessaire aux autres

^c Il se au 54.^e

causes dependantes; veu que l'Architecte, ou autre semblable ouurier, ne preserve pas tousiours son ouvrage de corruption: car celuy, qui conserve vn Navire basty par vn autre, en le rabillant & luy applicant continuellement quelques pieces de bois, a esté plus proprement appelle par les Academiciens Cause efficiente, que conservante.

TH. Qu'est-il besoing de conter la fin entre les autres Causes, puis que pour la perfection du corps naturel, on n'a faite que de la Matiere, comme de laquelle; & de la Forme, comme par laquelle; & de l'Efficiente, comme avec laquelle vne chose se peut faire? MY. D'autant que nature ne fait rien en vain, & que la Fin est l'une des plus nobles Causes de toutes, comme celle à qui de bon droit toutes les autres se doiuent rapporter: Pour ceste raison Auicene la iugée ^a la plus noble pour en disputer. Car, qui a il de plus digne ou de plus excellent, que de bien entendre à quelle fin vne chacune chose a esté produicte?

^a Au 6.1 de la
Metaphysique.

TH. Poursuy donc l'explication de la doctrine des Causes. MY. Soubs ces quatre sortes de Causes, desquelles nous auons parlé, sont comprises la Cause par soy, & la Cause par accident; la Cause prochaine, & la Cause esloignée; la Cause necessaire, & la Cause contingente; la Cause en acte, & la Cause en puissance.

TH. Qu'est-ce que la Cause de par soy? MY. De laquelle l'effect prend son essence, & de laquelle ^b On l'appelle communement Cause totale

TH. Qu'est-ce que Cause par accident?

MY.

My. Celle-là, qui ne produit pas d'elle même son effect, mais qui bien souuent le produit contraire à sa Nature; cōme par exemple, l'air, qui est gelé, est Cause de par soy de sa froidure, & de par l'accident, que les cauernes & fontaines, qui coulent sous terre, soient chaudes, comme au contraire, l'air estant eschaufé est Cause par accident, qu'on apperçoit les mesmes fontaines tres-froides.

T. H. Qu'est-ce, que Cause contingente? My. Celle, qui depend ou des euenemens, ou de la volonté des hommes.

T. H. Qu'est-ce, que euenement? My. Ce, que n'estant destiné ni par Nature, ni par la volonté des hommes produit (soit qu'il aduene souuent, soit qu'il aduienne rarement) vn inopiné effect, qui est appelé par le vulgaire fortune; laquelle n'est autre chose, que la ^a concurrence de deux ou plusieurs Causes à vn effect, lequel on n'esperoit aucunement; ou, comme dit ^b Proclus, *Δαιμονική δύναμις*, c'est à dire, vne vertu occulte & Diuine, laquelle rassemble les Causes distraictes sur vn effect, comme si quelqu'un sans y pēser print vne esponge imbibée de plusieurs & diuerses couleurs, & qu'en la iettant temerairement contre vn tableau, il depeint la face de Socrates: tels & semblables cas sont appelez fortuits: de là on peut entendre, que plusieurs se trompent & deçoient, quand ils pensent, que rien ne se fait fortuitement. Mais il ne faut pas icy estimer que si Corisque tombant d'en haut a assommé Socrate, qui passoit au dessous, que celà soit vne Cause fortuite, car autre-

^a Au 1. l. de la Physique, & au 6. l. de la Metaphysique
^b S. Augustin suit cette definition.

ment ont pourroit faire injure à la Divine providence: qui peut estre, s'est servie de ce moyen pour chastier quelque vice en Socrate, ayant neantmoins eust pitié de Corisque, qui dormoit: combien que toutesfois cest effect aist beaucoup de diverses Causes; comme en premier lieu Corisque, puis apres son imprudence ou temerité de s'estre couché en vn lieu pour dormir, d'où vn grand danger luy pouvoit survenir; d'avantage, le sommeil, la chaleur, la pesanteur, la promenade de Socrate, & telles autres choses semblables. Mais c'est autre chose, que d'establir des Causes simplement contingentes, & autre chose de parler des Causes entrelassées les vnes avec les autres par ordre contingent & essentiel.

T H. Qu'appelles tu Causes mises par ordre contingent & essentiel? M Y. L'ordre contingent est, quand vne Cause ne depend pas d'une autre; ou quand plusieurs Causes d'une mesme raison, sont reciproques: comme par exemple le fils ne laisse pas d'engendrer non-obstant que son pere soit des-là mort. Mais quand les Causes sont disposées par ordre & suite essentielle, la seconde depend de la premiere, entant qu'elle est Cause, & ainsi en toutes façons qu'on la prenne plus parfaite: que si d'avanture il y a plusieurs Causes singulieres, il faut qu'elles ayent concurrence ensemble à vn mesme effect, & qu'il y aist diuerses raisons entr'eiles touchant leur office, ce qui n'est pas necessaire aux autres Causes, qui sont disposées par ordre contingent: toutesfois il ne se peut faire, que deux Causes

Causes soient esgalement parfaites à l'endroit d'un mesme effect & en vne mesme suite. Autrement il y auroit quelque Cause, par soy, laquelle estant ostée n'empescheroit pour cela que l'effect n'eust existence, ce qui repugne lourdement aux decrets de Nature. De là sensuit, que deux Causes efficientes n'ont aucunement peut en mesme rang & d'elles mesmes consister en la fabrique de ce monde; ce, qui suffit pour preuuer, qu'il n'y a qu'un principe, & pour rembarre l'opinion de ceux, qui en ont establi plus que d'un.

T H. Qu'est ce, que Cause necessaire? M Y. C'est-ce, qui de toute sa force & vertu s'adresse à effectuer necessairement, ce qui se fait, comme par exemple le feu estant approché du souffre, desploye necessairement sa force pour le bruler; ainsi tout ce, qui se fait, est estimé à se faire necessairement, quand il se fait.

α αη λ. α η λ.
Ερμηνεία.

T H. Qu'est-ce que Cause en acte? M Y. C'est-ce, duquel l'existence commence & finit avec son effect: car tout effect, qui est en acte, a aussi la Cause en acte.

T H. Qu'est ce, que Cause en puissance? M Y. C'est-ce, qui n'est pas conioinct avec son effect, & entre lequel & l'effect y a quelque chose interposée: mais d'autant plus que chacune des Causes potentielles est voisine de son effect, tant plus fort desployé elle son efficace à l'endroit d'iceluy.

T H. Je n'entens pas comme vne chose se puisse faire par la Cause contingente, puis que les choses passées ne sont pas moins necessaires,

que les presentes. M. Rien n'empesche, qu'une Cause soit volontaire & aussi contingente à ce, qui deuoit auenir, deuant qu'il fust fait: Quant aux Causes necessaires, il y en a vne diuine, laquelle plusieurs appellent ^a Destin: la seconde Naturelle: la troisieme Contraincte, qui a tiré plusieurs en la mesme erreur, en laquelle ^b Aristote s'estoit laissé glisser, ne comprenans pas seulement sous les loix d'une telle necessité les choses passées & presentes, mais aussi toutes autres choses à venir.

^a S. Augustin au liure *De libero arbitrio*.
^b Au liure *de Physicis*, c. 1. Scotus sur le premier liure des sent. en la question 8. de la 3. dist.

T. H. Pourquoi n'apprenues tu ceste opiniõ: M. V. D'autant que toutes choses à venir sont muables, puis qu'elles dependent de Dieu, qui ne peut pas seulement flechir & reflexir là où il veut & d'où il veut les volontez des hommes, mais aussi reprimer la violence des bestes farouches, commander aux natures inanimées; empeschet aussi que le feu ne brusle; retenir & oster à la Nature toute sa force: toutesfois la plus mal-heureuse opinion de toutes, est de ceux, qui croyent ^c & confirment par leurs escripts, que la premiere Cause n'est pas seulement incitée par telle necessité à son action continue, mais aussi, que Dieu ne pourroit empescher, que ce que Nature fait, ne s'accomplisse & paracheue.

^c Alexandre Aphrodisée au 1. l. des difficultez c. 18.

^d Au 8. l. de la Phys. & au 2. & 5. & 11. de la Metaphysique, & au 1. l. de la generation.

T. H. Qui a donc pouillé ^d Aristote à escrire, que la premiere Cause estoit contraincte par necessité de n'estre oisive? M. V. S. T. Il a proferé beaucoup de choses touchant Dieu, qui sont indignes, ie ne diray pas d'un Physicien, c'est à dire, d'un spéculateur & veneur de la Nature, mais

mais aussi d'un Metaphysicien ; comme quand il l'appelle ^a Animal ; encor' n'a il rien dict ou fait de plus indigne, apres auoir confessé que la premiere Cause est de toute ^b eternité ouuriere & conseruatrice de toutes choses , que de l'auoir affermie sous vne contraincte necessité , & d'asseurer neantmoins que luy mesme a son franc-arbitre ! *Nous appellons* , dit-il ^c , *Cest homme libre, qui despend de soy-mesme, & qui ne peut estre cōtraint par la puissance d'un autre* : Mais, qui a il despendant moins d'un autre que Dieu ? ou que peut on penser de plus estrange à la resolution d'un Philosophe, que telle opinion ?

^a Au 12. l. de la Metaphys.

^b Car, comme dit Scotus en la derniere question de la 8. distinction sur le 3. l. des sentences, l'effect de la seconde Cause est l'effect de la premiere.

^c Au 1. l. de la Metaphys.

TH. L'assidu mouuement de l'Ocean, lequel nous voyons despendre entierement du cours de la Lune, & les mouuements tres certains des astres & de leurs spheres entassées l'une dans l'autre pour se rauer & tourner incessamment ne tesmoignent elles pas , que les Causes aussi superieures sont rauies & portées par la mesme necessité ? MY. Il est raisonnable & conuenable aussi en tout l'ordre de Nature , que les choses inferieures soyent obligées sous la puissance des superieures : toutesfois, qui voudroit tāt refuser, que de penser , les choses d'en haut pouuoir estre retenues par la force des plus basses ? Car les Poëtes confessent bien par leurs fictions fabuleuses, que Saturne le plus haut des Planetes est exempt des loix de Jupiter , mais qu'il n'est pas neantmoins exempt de son *Aspasias*, c'est de son enuie & mal-talant. Or ils appellent cela Destin , qui ne conuient à aucune Cause qu'à Dieu ^d seul. Car Aristote pense ^e , & ne se deçoit

^d S. Augustin au l. des retraction.

^e En ses Ethiques à Nicomache.

pas en

pas en cela, que personne ne merite aucune louange, de ce qu'il fait par contraincte: par ainsi Dieu, qui ne fait rien sinon par necessité, ne meritera pas que les hommes l'honnorent, ou luy rendent grace pour tant de benefices, lesquels ils reçoivent iournellement de luy, ce, qui est vne grand absurdité, combien que de-là encor' se peut ensuiuir de beaucoup plus grandes lourderies.

TH. Et quelles. MY. Qu'il n'y a nulle Prouidence, si le Monde est appuyé sur la necessité: par ainsi Dieu seroit exempt d'auoir soucy d'aucune chose, comme ont pensé follement Epicure & Straton de Lampfane.

TH. Pourquoi n'y auroit il point de prouidence? MY. S. Pource qu'on ne l'apperçoit seulement qu'en deux choses, desquelles l'une demande d'estre, & l'autre, qui est, desire de bien estre, ce que la necessité entierement renuerse & abolir: car la suite necessaire des Causes fait leur ordre tellement stable & immuable, qu'il ne peut aduenir autrement, sinon que l'ordre fust renuerse des Causes, qui ont destiné quelqu'un, sans pouuoir estre guaranty, aux flammes de mille dangers presents & à venir. Que si on vient à abolir la prouidence, on osterá par mesme moyen Dieu de son estre; d'autant que luy, qui doit estre le maistre & conducteur de Nature, seroit enserté sous vne seruile necessité, & par ainsi n'auroit aucun pouuoir d'ordonner des affaires, desquels la principale charge luy appartient, comme à la premiere Cause, veu mesme, que le plus petit vermisseau du Monde a esté
créé

créé pour quelque usage.

TH. Certes cela me sembleroit impertinent, mais vne seule chose trouble mon esprit, à sçavoir, qu'il faut, si Dieu prenoit à l'œconomie de tant de choses, ou qu'il le fasse pour soy, ou pour le Monde. Or il ne le fait pas pour son regard, d'autant qu'il n'a pas faite du Monde: autrement il ne seroit pas ^a *Ἀυλακίστατος*, tres-suffisant pour soy, duquel nom luy mesme s'est appelé: ni aussi pour le regard du Monde, car ainsi le Monde seroit la fin, qui limiteroit la beatitude de la nature Diuine: car la fin est tousiours plus excellente, que tout ce, qui tend à elle.

^a A ce mot Grec respond le mot Hebreu *Sadaï*.

MY. ^b Alexandre Aphrodisée s'est aidé de ceste raison pour deffendre les decretz de son maître: & certes il ne seroit bien-seant à la Diuine Maïesté, de faire aucune chose pour vne fin, qui seroit hors d'elle mesme: *I'ay fait, dit-il, toutes choses pour moy, voire mesme le meschant pour me venger*: Il ne pourroit aussi estre par la creation du Monde, ou pour procurer son bien, ni meilleur, ni plus heureux estant des-ia de soy-mesme tres-bon & tres-heureux: mais il se plaist & resiouyt en ce qu'il fait apparoitre sa bonté, puissance & sagesse sans y estre porté d'aucune violente necessité ou vtilité quelconque.

^b Au r. l. des difficultez.

TH. le n'entens pas encor' bien comme le progrez & suite des Causes naturelles pourra estre invariable, si nous faisons que Dieu soit muable, qui est vne chose absurde; au contraire, si Dieu est in. muable, certes ie ne vois aucune chose, qui m'empesche de croire, que le Monde ne soit fondé sus vne necessité immuable.

MY.

M. Y. Le progres des Causes n'est ni invariable, ni Dieu ne peut estre chagé: car si Dieu se changeoit, comme Platon à tres-bien escript, il faudroit qu'il se changeast d'un meilleur estat en un pire, & qu'il descendit du sommet de bonté & puissance à l'autre extremité. Car veu, qu'il est tres-bon & tres-puissant, il ne se peut faire ni meilleur ni plus puissant: mais c'est bien autre chose de penser, que Dieu soit exempt de passions, & que de son essence il soit immuable; & autre chose de penser, qu'il aist libre puissance pour deliberer de ses affaires; Or ce, qu'il à vne fois resolu demeure constant & inuiolable: mais, qui auferoit asseurer quelle chose Dieu a decretée?

T. H. La fuite necessaire des Causes & la constance de tant de choses naturelles ne nous contraignent elles pas de confesser, qu'il y a vne necessité de Nature? M. Y. Non, mais plustost sommes instruits tant par les sens, que par l'experience mesme, que Nature se change: de sorte que rien ne sera exempt d'estre asservy sous les loix du Destin, selon la sentence de quelqu'un. Car nous voyons & mesme fort souuent, que le bon froment s'abastardit en bled de moindre bôté, & cestuy-cy encor' de pis en pis degenerate en yuraye, & au contraire que l'yuraye s'en retourne par mesme chemin en bon froment: & que de la corruption de l'homme s'engendre un serpent. Et mesme il n'y a pas long temps, ^a que ceux de Lans, avec lesquels ie me suis retiré, ont veu un rat, lequel vne femme grosse auoit enfanté, ayant au parauant eu le vêtre si gros & tendu, qu'elle

qu'elle sembloit deuoit faire vn Elephant : on voit aussi naistre plusieurs monstres, & aussi plusieurs maladies estre en vigueur, desquelles on n'auoit iamaïs auparauât ouy parler: tels sont les estranges efforts des tempestes, les grans deluges des eaux, & les embrasements inopinez de la terre, qui suruiennent avec grand violence, & plusieurs autres tels monstres & prodiges espouventables: il seroit trop long de reciter icy par le menu ce qu'on a veu, comme tant de diuersitez de pluies accompagnées de pierres, sang, lait, & froment: desquelles choses l'antiquité nous fait foy par ses liures ^a & hystoires, qui en sont pleines, de sorte qu'il faut necessairement, que Dieu traualle en cecy par dessus la Nature. Parquoy ^b, Hippocrate s'estât pris garde, que la force des maladies populaires & incurables estoit par dessus la Nature, a escript, qu'elles estoient suscitées par la puissance de Dieu: ce, que ^c Fernel Prince des Medecins de nostre siecle a doctement traicté en deux liures, qui ont esté escripts sur le precedent axiome d'Hippocrate touchant plusieurs choses espouuantables outre le cours ordinaire des Causes naturelles. D'auantage, Alexandre ^d Aphrodisée, qui a confondu le Destin avec la Nature, confesse que neantmoins l'un & l'autre est muable: & que par le vouloir de Dieu & par noz prieres, qui luy sont adressées (car il vse de ces paroles) l'ordre de Nature pouuoit estre renuersé, soit mesme par effort, ou par noz meurs & façons de viure: finalement ce que nous voyons chacun iour estre faict en partie par dessus les decrets

^a Iulle obsequent au liure des prodiges.

Polydore au liure aussi des prodiges.

Joachim Camerarius au l. *De sensu.*

^b Titus Lius pref que par tout son histoire.

^c Au liure *Epidemiorum* & *Aphr. r. m. r. m.* & Galien sur iceux.

^d Au l. *De abditis rerum causis*

^e Au 2. l. des difficultez au chapitre *De suis.*

decrets de Nature, & en partie contre la Nature mesme par l'artifice execrable des Sorciers, ne demonstre-il pas assez, que la force de Nature n'est pas necessaire? Car il ne se peut faire aucunement, que ce, qui vient tantost d'une façon, tantost d'une autre, soit necessaire, comme Aristote mesme le confesse, qui en pensant establir la fortune ^b, a renuersé tout ce, qu'il auoit dict de la necessité.

^a Au l. 1. de la Metaphysique.

^b Au liure 1. de l'Esperance.

TH. Et bien; concedons que plusieurs choses difformes & extraordinaires se fassent aux parties de ce monde: toutesfois ceste deformité, & ce, que nous pensons estre mauuais, sera aussi necessaire pour l'ornement & salut de ce Monde; car on ne pourroit sans celà discerner le bon

^c S. Augustin en son Enchiridion c. 11 & au l. 1. de la cité de Dieu, & au l. de la nature du bien.

d'entre le mauuais, par ainsi l'accord de ce Monde periroit: ce qu'on peut veoir en la musique, en laquelle le combat & discord des notes rend l'harmonie aux oreilles plus douce & agreable.

^d S. Aug. au 3. l. De libero arbitrio.

MY. l'accorde tout ce, que tu me viens de dire, hors mis la necessité, laquelle tu conclus par ton discours: car si nous sommes contraincts d'estre mauuais par la necessité des Causes superieures, qui oseroit reprendre vn autre homme de lascheté? puis qu'il n'y a ^d aucun crime, que celui, qui est volontaire. Que si au contraire ce Monde icy est administré par vne grand'equité & iustice, il faudra, que tu confesses, qu'à bon droit les mauuais sont chastiez & punis, & qu'aucune necessité dependente des Causes superieures ne nous contrainct à pecher; mais que la volonté a esté laissée libre à l'homme, par laquelle il ne peut seulement surmonter ses affections,

SECTION III.

33

fections, mais aussi l'influence des astres. D'avan-
 tantage Aristote à escript^a, que l'entendement
 de l'homme fait librement toutes choses à son
 gré, & mesme sans aucun ^{angement ou mu-}
 tation; combien, qu'il aist failly grandement
 d'auoir obligé la Diuine Nature sous les loix de
 la necessité.

^a Aussi de l'a-
 me, & en l'1.
 de la Metaphy-
 sique.

TH. Rien n'empesche, comme il me semble,
 que plusieurs choses ne se fassent par necessité,
 & que plusieurs aussi ne despendent d'ailleurs
 que de la volonté de l'homme comme aussi plu-
 sieurs autres se peuuent rapporter au rencon-
 tre & Fortune. MY. Rien n'empesche, pourueu
 que tu n'obliges pas la premiere Cause sous telle
 necessité, qu'elle ne puisse renuerfer, si elle veut,
 l'ordre de Nature & les fondements de ce
 Monde aussi.

TH. Toutes ces raisons, lesquelles tu as auan-
 cé ont grand credit parmy les gens de bien,
 mais d'autant qu'elles semblent estre ridicules
 aux Epicuriens, qui ont nié, qu'aucun bien ou
 mal se fasse pour le regard d'une Fin, & qu'ils ne
 s'arrestent qu'aux preuues euidétes des demon-
 strations, ie te prie baille moy quelque raison,
 par laquelle ie puisse satisfaire à ceux-cy & à
 ceux-là. MY. ^b D'autant plus qu'une Cause est
 puissante, d'autant plus grands sont ses effets,
 & principalement si elle est infinie: si donc la
 premiere Cause estant infinie agit necessaire-
 ment, il s'ensuyura par mesme moyen, que la
 vertu des Causes secondes, qui sont finies, sera
 infinie, & par ainsi, qu'une chose finie a une for-
 ce infinie: la consequence de cest argument est

^b Scotus sur le
 1.^{er} des senten-
 ces en la 1.^{re} di-
 stinction.

apertement fausé, qui ne void donc l'antecedent estre de mesme?

TH. Je ne puis veoir le moyen de tirer vne telle consequence de cest argument. MY. Tout ce, qui agit necessairement & naturellement, agit tant que sa vertu & pouuoir se peut estendre, comme par exemple, le feu ne brusle pas par mesure, mais tant que sa force se peut estendre là, où Nature a limité sa chaleur; si donc la premiere Cause n'a son action naturelle libre, il faudra quand elle agit, qu'elle communique sa vertu, qui est infinie, à la seconde Cause, & par mesme raison, que la seconde transporte ceste force infinie à vne troisieme, & ainsi consequemment de l'une à l'autre iusques à la plus extreme: c'est à dire, qu'il faudroit que ceste premiere Cause fortifiast & enrichist les autres, qui sont finies, caduques & perissables, d'une infinie bonté & puissance; puis-que mesme tous les Philosophes iusques aux Epicuriens confessent d'un commun accord, que la premiere Cause est d'une infinie bonté & puissance.

TH. Les puissances de toutes les causes seroient de ceste sorte esgalisées, & ainsi la seconde avec sa vertu infinie adherant au Ciel, qui est finy, ne le pourroit en agissant mouuoir en réps finy & limité. MY. Averroës a treuvé ^a ceste opinion tant absurde & impertinente, qu'en delaisant la doctrine d'Aristote il auroit separé la premiere Cause (d'autant qu'elle estoit infinie) de l'office, lequel Aristote luy auoit assigné à mouuoir les Cieux; & auroit appliqué à la premiere sphere, comme finie, vne seconde Cause pareille

^a Sur le 6. l. de la Metaphys. c. 4 qui a esté finy, en cela d'Aulcens. Leon Hebreu au 3. l. Drama 7e.

SECTION III.

35

pareillement finie, à fin qu'il n'accouplast les choses finies avec les infinies, disposant par mesme moyen les autres intelligences chacune en son rang; ce, qu'Avicene a suivy de point en point; & l'un & l'autre estant en ce discordant à Aristote. Car cestuy-ci vouloit, que toutes les intelligences despendissent immediatement de la premiere, & que sans despendance l'une de l'autre, chacune communiquast d'elle mesme à la premiere. Ce que ces deux Philosophes ont detesté.

TH. Je crains qu'on ne m'estime vn lourd esprit, car ie suis encor' sur ce doute, si les Causes Naturelles ne sont necessaires, qu'il n'y aura point de science Naturelle^a: car il faut que les Causes des choses soyent necessaires, desquelles on recherche la science. MY. Et certes il n'y a point de science des choses fortuites ou contingentes, aussi ne disons-nous pas, qu'il y aist aucune science pour treuver vn thresor: mais c'est bien autre affaire, qu'une chose Naturelle, laquelle ne se fait ni par rencontre, ni par hazard, ni par l'aveugle conduitte de fortune, mais va tousiours d'un mesme traiet: sinon que son cours soit empesché par la iuine puissance, laquelle pour celà ne destruit pas les fondemens de ceste science: car si i'empesche qu'une pierre ne tombe en bas pour la soustenir de la main, ie n'aboliray pas pour celà le principe, par lequel on est enseigné, que les choses pesantes de leur propre inclination tendent tousiours en bas.

TH. Rentens maintenant assez clair, que la

premiere Cause ne fait rien par necessité mais qu'elle a sa volonté libre, que s'ensuit-il de-là? M. Y. Qu'il faut, si la premiere Cause a vne volonté, ou que ceste volonté soit libre, ou qu'elle soit contraincte par necessité: si elle est contraincte, il n'y a plus de volonté, car il faudroit qu'elle fust contraincte où d'une plus haute, où d'une plus basse, où d'une esgale, où de soy-mesme: mais ce ne sera pas d'une plus haute, d'autant qu'il n'y a rié de plus haut, que le premier principe: ni d'une, qui luy soit esgale, pource que deux choses ne sont pas esgales, desquelles l'une contraint l'autre, ni encor' moins de soy, car personne n'est obligé à cela: il reste donc qu'elle soit contraincte par vne Cause inferieure, ce qui est impertinent, puisqu' elle est plus imbecille, sinon que quelqu'un pensast, que Dieu à faute de ses creatures & des richesses d'autrui: chose qui n'a pas besoing de grād replique, puis qu'Aristote mesme l'appelle *Αὐτοκράτωρ* (cōme nous auons desia dit) c'est à dire, tant riche & tant puissant, qu'il ne peut par aucune louange ou puissance estre plus grand ou plus honoré: Que pourrois ie donc dire de plus friuole, ou qui meritaist mieux reprehension, que de l'obliger à vn labour, auquel il fust contrainct? Car par ainsi la nature de Dieu ne seroit pas sur toute autre excellente, si elle estoit subiecte à vne necessité en Nature, par laquelle le Ciel, la mer, la terre & tout ce Monde icy fust gouverné: tellement que ceste vertu ou puissance auroit vne beaucoup meilleure condition, que Dieu mesme, soit que ce fust vne nature inanimée